

Ma Juive

La première femme que j'aie aimée était juive. C'était pendant la guerre de 40. J'avais 9 ans, elle 25 ou 30. Cela ne pouvait pas bien finir. Cela a très mal fini. C'était notre voisine de palier. Je me souviens encore de ses yeux, d'un brun foncé et profond, des yeux mystérieux que j'ai retrouvés depuis lors chez presque toutes les femmes dont j'ai été amoureux, comme si ma Juive chaque fois s'était réincarnée en elles. Je pensai à ses yeux quand je ne voulais pas m'endormir pour que ces yeux ne m'échappent pas dans mon sommeil.

Je dormais dans un lit divan, chez ma tante, dans la pièce de séjour, car elle n'avait pas beaucoup d'argent et son appartement était petit. Elle m'avait recueilli car mes parents étaient partis, on ne sait pas très bien où. Je vis à nouveau dans un petit appartement, comme chez ma tante, mais je pourrais m'en payer un plus grand, ma tante à l'époque ne pouvait pas. Elle n'aimait pas ces voisins juifs parce que son dernier patron, un Juif, l'avait mise à la porte pour la remplacer par une Juive. "Ils s'entendent tous entre eux et vont nous prendre tous nos boulots, disait-elle, on n'aurait jamais dû les accepter chez nous". Mais un sous-officier allemand, "appelez-moi simplement Hermann", qui venait parfois prendre un faux café chez nous, lui disait de ne pas s'en faire et que, la guerre finie, on enverrait tous ces Juifs en Pologne dans des camps, comme cela ils prendraient le travail des Polonais et pas les nôtres.

Elle glissait dans l'escalier, ma Juive, comme une ombre élégante, si rapide qu'on n'aurait pas pu la saisir, avec de longues jambes dans des bas de soie noire, des jambes qu'on avait pourtant envie de saisir, qu'on avait envie d'embrasser. "Elle est pas mal habillée, la voisine, disait ma tante, tous ces Juifs sont riches, on se demande comment ils font". Les WC étaient communs pour les deux appartements de l'étage et parfois, quand j'étais assis sur la lunette, je m'imaginai que la voisine se déshabillait pour faire pipi.

Mais là commençait mon problème car je ne savais pas très bien comment était faite une Juive et encore moins une femme. Un copain à l'école, qui avait vu sa sœur toute nue, prétendait que les femmes avaient un trou dans le nombril mais il n'a jamais donné plus de détails. J'avais longtemps cru, ne voyant que des femmes à haut talon, qu'elles avaient le pied fait autrement que le nôtre, avec derrière une excroissance pour entrer dans le talon de la chaussure. Mais, même sans savoir comment elle était faite, j'aimais bien, en tirant la chasse, imaginer la voisine se déshabillant devant moi et voir apparaître le blanc de ses cuisses entre les jarretelles.

Un jour le sous-officier, un brave homme qui, avec la complicité du médecin militaire, feignait de boiter pour ne pas aller se battre sur le front russe, nous a dit qu'on commençait à les envoyer dans des camps en Pologne, les Juifs, "comme cela vous aurez du travail" a-t-il ajouté à ma tante. Il regardait son derrière pendant qu'elle préparait le faux café et lui proposait de la tutoyer mais elle ne l'a jamais fait, "Je ne vais quand même pas tutoyer un sale Boche. Nous sommes en guerre". Moi j'ai eu peur de voir ma Juive disparaître à tout jamais en Pologne, un pays que je ne parvenais même pas à localiser. Mais le contraire est arrivé et le bonheur m'est venu car son mari a été tué. En effet elle avait un mari, comme Madame Bonacieux dans les Trois Mousquetaires que je lisais dans la collection de la bibliothèque verte, en version abrégée. Comme j'ai été

heureux de cette mort, j'avais envie de raconter mon bonheur à tout le monde, même au curé à l'école, j'avais enfin ma Juive à moi tout seul. Son mari a été tué bêtement, je l'avais d'ailleurs toujours trouvé bête, il s'était réfugié sous une porte cochère pendant un bombardement américain, place Liedts à Schaerbeek. Une bombe est tombée sur la maison et il a été écrabouillé sous le linteau de la porte, comme une mouche. "Un de moins", a dit ma tante qui travaillait maintenant, faute de mieux, comme madame pipi dans un café chantant du boulevard Anspach, "parce que les meilleurs boulots sont occupés par les Juifs" ajoutait-elle.

Maintenant ma bien aimée, comme écrivait Alexandre Dumas, pouvait être tout à fait à moi mais il faut avouer qu'elle ne faisait pas fort attention à ma personne. Elle portait l'hiver un petit manteau gris clair que rehaussait l'étoile jaune cousue sur le revers. Elle avait des cheveux noirs avec des bouclettes sur les tempes et j'ai un jour aperçu son poignet entre la manche et les gants. Je crois que je suis toujours amoureux de ma Juive, comme d'une ombre dont j'ignore tout, sauf ce petit bout de poignet et ces grands yeux noirs qui me faisaient penser à Salambô, que je ne pouvais lire qu'en cachette car ce n'était pas pour enfants. J'ai été heureux pendant plusieurs mois, avec ma Juive que je rencontrais ou ne rencontrais pas mais que je devinais partout, comme un fantôme près de la boîte aux lettres, comme une présence se dénudant au WC, comme une des clientes de la boucherie du coin qui, dans ce quartier de Schaerbeek, existe toujours mais est devenue une boucherie berbère.

Tout cela a fini, comme c'était prévisible, de façon atroce. A la libération elle a rencontré un officier anglais, "Un Juif évidemment, a dit ma tante, ce n'est pas moi qu'il aurait choisie". Je l'ai vue l'embrasser dans le couloir, elle est partie avec lui, il paraît qu'ils se sont mariés. J'ai été pendant longtemps très malheureux. Ma tante a trouvé un meilleur boulot, comme serveuse dans un mess américain où ces salauds de soldats, souvent des Juifs d'ailleurs ou des noirs, "cela ne vaut pas mieux", disait ma tante, reluquaient, paraît-il, ses nichons. Le sous-officier allemand n'est jamais rentré chez lui. Un résistant, le jour de la libération, s'est trompé, de loin il l'a pris pour un général et l'a abattu alors qu'Hermann s'enfuyait en ne boitant plus du tout. Parfois je retourne me promener dans ce quartier pour peut-être y retrouver une ombre mais, comme m'a dit une brave dame un peu grassouillette qui nettoyait son trottoir: "Il n'y a plus que des Arabes ici, on n'aurait jamais dû les accepter chez nous".

Et je rêve au temps passé.

* _ *